

Le Théâtre du Crépuscule au Varia à Ixelles

L'homme qui avait le soleil dans sa poche

Si la pièce tournait autour du pauvre type qui a crié «Vive la République», lors de la prestation de serment du jeune roi Baudouin en 1950, nous n'en parlerions pas longuement : il ne s'agit que d'un fait divers politique oublié comme est oublié le parlementaire imbécile (communiste) qui l'a provoqué. Mais le spectacle conçu et réalisé par Jean Louvet (pour l'écriture) et Philippe Sireuil (pour la mise en scène) a l'ambition de parler du bonheur, ici et maintenant, entendez en Wallonie en 1982. Et d'en parler sur le mode du vécu quotidien, dans la débâcle des idéologies représentées par le discours stalinien et mensonger du député communiste de Seraing.

Si la sensibilité de Louvet est tout à fait à gauche, du moins évite-t-il le préchi-prêcha doctrinaire ou les thèses politico-partisanes de certaines pièces de Brecht et de ses épigones. Et l'on peut toujours faire confiance à Sireuil pour enrober de beautés naturalistes ou surréelles les œuvres qu'il porte à la scène. Dans sa volonté actuelle d'élargir son public — de sortir de l'exil où le public l'a tenu, selon lui —, c'est peu de dire qu'il n'a rien ménagé pour lui offrir «un spectacle où le plaisir, sens, intelligence et sensibilité se conjuguent au présent simple». Il y est en grande partie parvenu.

Son spectacle est important par le nombre des comédiens engagés (vingt-trois), par les dimensions de l'aire de jeu au nouveau Théâtre Varia inauguré à cette occasion, par les moyens matériels et financiers mis en œuvre, mais important surtout par son propos et son ambition, — et probablement la plus ambitieuse entreprise théâtrale belge depuis la création du théâtre du Parvis. On s'en convainc dès qu'un brouillard épais s'éclaircissant laisse voir une petite gare perdue de Wallonie, Maimour-Est (en lettres blanches sur fonds bleu), avec le vitrage orangé d'une salle d'attente, flanquée à gauche de toilettes, à droite d'une cabine téléphonique, où une jeune mariée, en robe et voile blancs, essaie en vain d'obtenir la communication...

Des hommes, des femmes, des enfants vont et viennent, entrent et sortent, se confessent et se taisent, se disputent ou s'ignorent, qui ne sont ni Américains ni Français, ni Suédois, ni Palestiniens, mais Wallons ! «Au cœur de tous les personnages, explique Jean-Marie Piem-



Un père parvenu (François Beukelaers) et sa fille punk (Sabra Ben Arfa) s'affrontent sur la gare brumeuse du village wallon de Maimour-Est...

me, dramaturge de spectacle, une question : qui suis-je, c'est-à-dire, qu'ai-je été ? Question qu'erronément on prendrait pour essentialiste, *L'homme qui avait le soleil dans sa poche* ne cède pas aux vertiges de l'intériorité, il ne sacrifie pas aux cheminement délicieux de l'introspection... Le «qui suis-je ?» ne se formule même pas dans l'attente d'une réponse. Cela constituera, sans doute, une des séductions de la pièce pour les uns, comme l'absence de réponse, de solution sera de nature à irriter les autres.

Une série d'identités s'affirment, — en affirmant leur quête de bonheur dans notre temps qu'une des femmes de la pièce définit comme un temps «de stupeur et d'immobilité».

Pourtant, observe Marc Quaghebeur, «l'ampleur du désastre quotidien décrit dans la pièce comme le climat d'apathie où elle se meut n'aboutissent jamais sur un climat de désespoir absolu... La vie continue d'y tramer son train-train hâletant... Ce choix du dramaturge fait de *L'homme qui avait le soleil dans sa poche*, une pièce qui n'est pas à proprement parler tragique... Il ne saurait en sortir une révolte transcendante. Peut-être finalement une

transformation progressive des choses...»

Le spectateur, lui, se voit impliquer dans toutes les existences qui se découvrent à lui par segments, comme les morceaux d'un puzzle existentiel dont l'assemblage silhouette des destins, mais ne dessine jamais de portraits achevés. Dans l'écoulement du temps, à travers les ambiguïtés de la mémoire, dans un flou artistique qui exaspère les amateurs de logique et de conclusion, surgissent constamment des séquences, des visages, des images d'une beauté frappante et fragile. Je pense à cette jeune mariée qui quitte la cabine téléphonique en pleurant. Au petit garçon de onze ans (Jonathan Zaccari) qui joue si bien du violon, assis sur un banc nocturne devant la salle d'attente de la gare. Je pense à ce petit bourgeois en smoking (le remarquable François Beukelaers), fier d'avoir «réussi» à quarante ans, et qui entre accompagné de sa femme en manteau de fourrure sur cette injonction sidérante : «Je t'ai dit cent fois, Christiana, de ne pas entrer en même temps que moi».

Je pense à cette femme simple, sans âge, sensible et digne, dans sa robe rouge à fleurs blanches, sa veste étriquée, ses petites bottines et son

petit chapeau, — la femme de Lahaut telle que la dessine la merveilleuse Janine Patrick.

Dans la scénographie superbe par laquelle Jean-Claude De Bemels, plus inspiré que jamais, suggère un non-lieu wallon exemplaire, où les gens se croisent en attendant des trains, toute la distribution est admirablement efficace et présente : en plus de ceux que nous avons cités, il faut dire la composition à la fois discrète et difficile de Catherine Bady, femme éclatante à la ville, ici laminée par la vie; François Bartels, carme Lahaut, avec la coquetterie désuète, l'éloquence chaleureuse et la naïveté mortelle d'un «vieux croyant» stalinien qui croit avoir le soleil dans sa poche mais ce n'est qu'un lambeau de drapeau rouge, rouge du sang des ouvriers mitraillés au nom de Marx et de Lenine !; Colette Emmanuelle, si déconcertante sous les oripeaux de la mystérieuse Gabrielle, qui dit ses détresses intimes avec un fatalisme d'enfant, et Maurice Sevenant qui peut être si loufoquement pénible; Sylvia Milhaud, l'épouse à la fois adultérée et dominée, symbole d'une certaine condition féminine; Sabra Ben Arfa, jeune fille de vingt ans, qui par son agressivité, sa coiffure punk, ses jupettes

et ses maquillages proclame sa solitude et sa révolte mais rêve déjà à ses trente-cinq ans : «Je serai superbe, femme, trois fois femme avec un grand F, belle, intelligente»...

Mené avec une maîtrise subtile et une esthétique rigoureuse par Philippe Sireuil, le spectacle est abouti dans la mesure où il semble que celui-ci ait réalisé ce qu'il voulait. Le spectacle n'en a pas moins des longueurs que nous qualifierons aimablement de «claudéliennes ! Ces longueurs tiennent assrément au rythme de jeu qui multiplie les silences et les images, mais aussi à la construction de l'œuvre qui procède par groupes de répliques, proliférations d'épisodes, bribes d'action, dont la succession s'écoule paresseusement comme un fleuve scintillant mais somnolent. Cet impressionnisme du travail fait aussi que le lecteur est laissé comme en suspens, quand s'éteignent les projecteurs. Où en est-il ? Ou en sommes-nous ?

Chacun réagira en fonction de sa sensibilité, de sa patience, de son attente. Mais cela dit, voilà incontestablement un spectacle qui devrait attirer tous ceux qu'intéresse la créativité théâtrale dans notre pays. Et qui prouve qu'on peut se mettre à l'enseignement du Crépuscule et pourtant avoir le soleil dans sa poche !

Jacques FRANCK.



**L'HOMME QUI
AVAIT LE SOLEIL
DANS SA POCHE**

12 janvier au 5 février, 20h
Théâtre Varia Tél. 217 88 04